

Jean-Michel Racault
Université de La Réunion

« Il n’y a point d’état plus immoral que celui de voyageur » : autour des contributions de Diderot à l’*Histoire des deux Indes*

À la mémoire de Laurent Versini

« Of all trades, being a traveller is the most immoral »: about Diderot’s Contributions to the *Histoire des deux Indes*

Borrowed from one of Diderot’s anonymous contributions to Raynal’s famed anti-colonialist encyclopedia of travels (1770-1780), the quotation opposes strongly to a long-standing humanist tradition of travelling as a precious medium of education, especially for young men, established at the sixteenth century from classical sources. New eighteenth-century representations of travel as useless or even morally dangerous (Muralt, Rousseau) result in Diderot’s moral condemnation of the European traveller, mainly on political grounds. However, his so-called “anti-colonialism”, highly rhetorical and ambiguous, may be seen both as an expression of his own dialogic turn of mind and as a kind of mock echo to Raynal’s personal ambiguities.

Keywords: Diderot, Raynal, travel, traveller, anti-colonialism, rhetoric, irony

Mots-clés : Diderot, Raynal, voyage, voyageur, anticolonialisme, rhétorique, ironie

« Qu’il soit permis de le dire, il n’y a point d’état plus immoral que celui de voyageur », écrit l’abbé Raynal – ou plutôt, sous la signature de ce dernier, le principal de ses collaborateurs occultes, Denis Diderot, auteur réel d’une partie considérable de la version dite « définitive » de l’*Histoire des deux Indes*¹.

¹ G.-Th. Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Genève, Jean-Léonard Pellet, 1781 [texte de 1780], tome IV,

Il s'agit en effet d'une addition au livre IX dans l'édition de 1780 de la célèbre encyclopédie militante des voyages, qui fut l'un des ouvrages les plus largement diffusés au tournant des Lumières et l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la chute de l'Ancien Régime². La précaution oratoire (« Qu'il soit permis de le dire... ») qui accompagne cette formule frappante, mais quelque peu énigmatique hors contexte, montre bien que son auteur a conscience d'énoncer une proposition à contre-courant, voire de risquer un paradoxe choquant. Paradoxe en effet, car l'« immoralité » assez bizarrement imputée au *voyageur* – au singulier – s'oppose au jugement globalement très favorable que porte sur *les voyages* – au pluriel – une longue tradition humaniste antérieure. Celle-ci, née au XVI^e siècle à partir de sources antiques, encore dominante jusqu'aux années 1770, reconnaît à cette activité une valeur formatrice irremplaçable dans l'éducation des jeunes gens, à quoi s'ajoutent bien sûr l'apport scientifique des grandes expéditions, l'ouverture à autrui et les rencontres de cultures, les bienfaits supposés du « doux commerce » et la diffusion pacifique des idéaux des Lumières.

Nous souhaiterions montrer comment et pourquoi émerge, à partir d'une conception ancienne et globalement valorisante des voyages et des voyageurs, une autre image plus critique, cette fois centrée sur « la figure du voyageur » entendue comme une abstraction conceptuelle largement indépendante de la diversité des expériences concrètes, mais relevant plutôt d'un jugement éthique et politique *a priori*. Nous esquisserons ensuite l'étude de ce nouveau topos, sans doute plus ambivalent qu'on ne serait tenté de le croire, dans les contributions

livre IX, ch. V, p. 16. Nos références renvoient par commodité à l'édition moderne des *Œuvres* de Diderot par Laurent Versini, tome III, *Politique*, « Contributions à l'Histoire des deux Indes », Paris, Laffont, 1995, p. 685 (ci-après *H2I*). Nous indiquons entre parenthèses l'édition de l'*Histoire des deux Indes* concernée par l'ajout de Diderot (1770, 1774 ou 1780), le livre dans lequel il prend place (en chiffres romains) et le chapitre (en chiffres arabes), enfin la pagination de la citation dans l'édition Versini. L'orthographe des citations a été partout modernisée.

² Quoique non signées, les contributions de Diderot à l'*Histoire des deux Indes* sont identifiées avec certitude par les copies, notes et documents provenant du fonds Vandeuil reproduits dans l'édition Versini. Elles concernent les trois versions : l'édition originale de 1770, le texte remanié de 1774, mais surtout les ajouts très importants de la version de 1780 (on recense quelque 48 éditions des différentes moutures jusqu'à la mort de Raynal en 1796, ce qui donne une idée de l'influence de l'ouvrage). Parmi les collaborateurs cachés de cette vaste entreprise collective (Suard, Saint-Lambert, Thomas, Guibert, d'Holbach, Naigeon, Pechméja, Deleyre notamment), auxquels il faudrait joindre beaucoup de correspondants ou d'informateurs dans la haute administration, dans les colonies, à l'étranger, Diderot semble avoir été l'un des plus constants, ayant participé à toutes les versions, et il est probablement celui qui a pris la part la plus importante – près d'un tiers – à la version finale. Sur les contributions de Diderot, voir parmi une très importante bibliographie les ouvrages classiques de Michèle Duchet, *Diderot et l'Histoire des deux Indes, ou l'écriture fragmentaire*, Paris, Nizet, 1978, et de Gianluigi Gozzi : D. Diderot, *Mélanges et morceaux divers. Contributions à l'Histoire des deux Indes*, éd. G. Gozzi, Sienna, [s.n.], 1977.

écrites par Diderot pour l'*Histoire des deux Indes*, en concluant sur la mise en scène narrative et les relais rhétoriques que ce lieu commun mobilise.

Dangers des voyages : vers d'autres représentations

Il y a pour un voyageur bien des manières d'être « immoral ». Son rapport à la vérité du réel, à son pays, à sa religion, à lui-même peut-être, paraît problématique. « A beau mentir qui vient de loin », affirme un ancien dicton faisant de tout récit de voyage un témoignage suspect et de tout voyageur un imposteur en puissance. Abondamment étudié³, le topos du « voyageur menteur » ne sera évoqué ici qu'en passant. Peu digne de confiance, le voyageur est-il loyal aux siens ? Voyager, ce n'est pas seulement – selon la formule de Montaigne – « frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui »⁴, c'est se séparer de sa communauté d'appartenance et d'une certaine façon la trahir. Plus gravement, c'est mettre en péril sa propre identité morale, philosophique, religieuse, au profit par exemple du relativisme sceptique des libertins et autres « esprits forts » : pour La Bruyère, « quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages, et perdent le peu de religion qui leur restait »⁵. Parmi les divers voyageurs immoraux que comptent les romans sadiens, le plus inquiétant est le Portugais Sarmiento, devenu le ministre des plaisirs du souverain Ben Mâacoro ainsi que le porte-parole et l'idéologue de la terrifiante utopie africaine de Butua insérée dans l'*Histoire de Sainville et de Léonore* (1788-1795), dont il justifie philosophiquement les crimes au nom de la Nature, se flattant ainsi de participer à l'accomplissement de la finalité destructrice qu'il prête à cette dernière.

Voyager a certes toujours passé pour une activité non seulement physiquement dangereuse pour celui qui s'y risque, mais moralement ambiguë, voire théologiquement punissable, car suspecte de démesure et d'orgueil. La poésie latine y voit une sorte de transgression qui appelle logiquement le châtement, surtout lorsque le voyage est maritime⁶. Assimilant le voyageur à Prométhée ou à Dédale, héros emblématiques de l'aspiration sacrilège de l'homme à égaler

³ Voir P. G. Adams, *Travelers and travel liars, 1660-1800*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1962, et plus récemment A.-G. Weber, *A beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2003.

⁴ Montaigne, *Les Essais*, éd. P. Coste, Londres, Tonson et Watts, 1724, tome I, livre I, chap. 25, p. 144.

⁵ J. de La Bruyère, « Des esprits forts », dans : *Les Caractères*, II, 16, Amsterdam, Changuion, 1741, p. 268.

⁶ Nous nous permettons de renvoyer à notre étude « Fortune d'un lieu commun : la condamnation de la navigation, des poètes latins à Bernardin de Saint-Pierre », dans : *L'aventure maritime*, sous la dir. de J.-M. Racault, Paris, Université de La Réunion/LHarmattan, 2001, p. 131-180, dont nous reprenons ci-après quelques éléments.

les dieux en s'appropriant un élément qui leur appartient, les *Odes* d'Horace associent condamnation économique de la navigation et du commerce maritime liés au luxe corrompateur et à l'abandon de la frugalité primitive, dénonciation psychologique de l'insatisfaction et de l'instabilité inhérentes à l'errance du voyageur au nom de l'enracinement terrien, horreur scandalisée de l'impiété face à l'audace de celui qui n'hésite pas à risquer sa propre vie en tentant le destin sur les mers, milieu hostile qui s'oppose à la sécurité terrienne :

Vainement un dieu, dans sa prévoyance, mit entre les terres, pour les désunir, les barrières de l'océan, puisque, malgré tout, des esquifs impies franchissent de leurs bords l'étendue inviolable des eaux. Dans son audace à tout endurer, la race humaine s'élanche sur la voie interdite du sacrilège ; dans son audace, le fils de Japet apporta, par une ruse malheureuse, le feu aux nations : à la suite du feu ravi à la demeure éthérée, la consommation, le cortège nouveau des fièvres s'abattirent sur la terre, et le trépas, reculé jusqu'alors et lent dans sa loi nécessaire, hâta sa marche. Dédale s'est risqué dans le vide de l'air sur des ailes refusées à l'homme ; forcer l'Achéron fut l'un des travaux d'Hercule. Il n'est rien de trop haut pour les mortels. Le ciel même, notre déraison veut y atteindre, et notre scélératesse ne permet pas à Jupiter de déposer ses foudres irrités.⁷

Le thème de la double condamnation de la navigation et du voyage, comme forme d'*hubris* suicidaire et comme défi sacrilège adressé aux dieux, comporte aussi une dimension sociale et politique. Comme dans le récit biblique de la Chute, la transgression accomplie par le voyageur trouble l'ordre sacré des choses, introduit dans le monde la maladie et la mort, fait basculer dans l'instabilité de l'Histoire le temps immobile de l'Âge d'Or. Une élégie de Properce fait du voyageur insatiable, qui abandonne son pays natal pour courir les mers, le responsable de son propre malheur : « C'était trop peu de la terre et de ses hasards ; nous y avons ajouté l'onde : nous nous ingénions à ouvrir au mauvais sort des routes nouvelles. Une ancre pourrait-elle donc te retenir quand tes pénates n'ont pu le faire ? dis-moi, que mérite l'homme à qui son pays ne suffit pas ? »⁸

Porté par des sources anciennes, gréco-latines pour une part, bibliques pour une autre part, le topos de la condamnation des voyages et des voyageurs s'est longtemps effacé devant le topos inverse de leur utilité mais a continué d'irriguer souterrainement la culture occidentale. Dans les littératures de tradition réformée ou puritaine, le livre de Jonas ou la parabole du retour de l'enfant prodigue ont pu servir de support à une réflexion théologique sur le voyage. Ainsi dans

⁷ Horace, « Ode XXIV », dans : *Odes*, trad. F. Villeneuve, Paris, Les Belles-Lettres, 1997, Livre III, v. 21-40.

⁸ Properce, *Élégies*, trad. D. Paganelli, Paris, Les Belles-Lettres, 1970, III, 7, v. 31-34.

Robinson Crusoé (1719) de Daniel Defoe, allégorie puritaine, le héros voyageur, en transgressant la volonté paternelle pour aller courir l'aventure sur les mers, attire sur lui le châtement du naufrage puis l'expiation de la solitude, avant que la grâce divine ne lui accorde enfin la rédemption et le retour au pays natal. Ce n'est probablement pas un hasard si ce sont deux auteurs d'origine protestante et suisse qui ont contribué à ramener sur le devant de la scène dans la littérature française le topos un peu oublié faisant du voyageur un personnage négatif, transgressif, obscurément coupable.

En concluant ses *Lettres sur les Français et les Anglais* (1725) par une « Lettre sur les voyages » contestant leurs bienfaits supposés, le Bernois Muralt fait implicitement écho à la situation de ses compatriotes que la misère contraint à s'engager comme mercenaires à l'étranger. Plus généralement il inverse une idée reçue, s'efforçant non seulement de démontrer l'inutilité des voyages, notamment pour l'éducation des jeunes gens, mais aussi leurs effets corrupteurs sur les voyageurs et sur la nation tout entière, car « ils introduisent parmi nous des mœurs qui nous perdent »⁹, comme le goût du luxe, la dissipation, la liberté excessive des mœurs. Vantant « la vie retirée dont on jouit à la campagne », il se défend contre tout reproche de sécession sociale ; au contraire, explique-t-il, « comme je m'étais approché de ma patrie, en quittant les pays étrangers, pour me rendre auprès d'elle, je m'en rapproche à présent, en quittant tout ce qui m'est étranger, et qui m'empêche d'être homme »¹⁰. Cette dissertation qui n'épargne pas banalités et platitudes contient aussi des remarques fines annonciatrices de Rousseau (« Les voyages prouvent parfaitement l'humanité méconnue et perdue, que nous allons chercher dans le monde, sans savoir ce que nous y cherchons, et que nous nous flattons d'avoir trouvée, à mesure que ce que nous trouvons est apparent, et qu'il nous flatte »¹¹), lequel en fut le lecteur attentif, voire du *Voyage à l'île de France* de Bernardin de Saint-Pierre (1773) : « Je croirai avoir rendu service à ma patrie, si j'empêche un seul honnête homme d'en sortir, et si je peux le déterminer à y cultiver un arpent de plus dans quelque lande abandonnée », écrit Bernardin en conclusion de son Avant-propos¹², en écho à une formule de Muralt : « Je croirais n'avoir pas voyagé tout à fait inutilement, si, en faisant voir l'abus sur les voyages, je pouvais empêcher quelqu'un de perdre son temps à voyager »¹³.

C'est chez Rousseau, dans le chapitre « Des voyages » de l'*Émile*, que se mesure le mieux comment s'opère le basculement de l'ancien au nouveau topos,

⁹ B.-L. de Muralt, « Lettre sur les voyages », dans : *Lettres sur les Français et les Anglais et sur les voyages*, Cologne, s. n., 1725, p. 302.

¹⁰ *Ibid.*, p. 266-267.

¹¹ *Ibid.* p. 275.

¹² J.H. Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'île de France*, dans : *Œuvres Complètes – t. 2 : Voyages*, Paris, Classiques Garnier, 2019, vol. 1^{er}, p. 444.

¹³ B.-L. de Muralt, « Lettre sur les voyages », *op. cit.*, p. 268-269.

ainsi que la quasi-impossibilité de séparer réellement ces représentations en principe antagonistes. Dans un développement assez touffu, dont l'essentiel porte sur la philosophie politique en marge du *Contrat Social*, puis sur des conseils de bonheur conjugal liés au futur mariage d'Émile et Sophie, la place du voyage est apparemment secondaire. Mais le débat sur son utilité ou inutilité permet de résoudre la tension entre la vérité de la nature, qui commande à chacun de rester dans sa patrie, et la réalité de la vie sociale, qui fait du voyage une étape obligatoire du cursus éducatif pour les rejetons de familles aisées. Partant du débat traditionnel sur l'utilité ou l'inutilité des voyages, Rousseau suggère qu'on pose autrement la question en se demandant non pas s'il est souhaitable de faire voyager les jeunes gens, mais « s'il est bon que les hommes aient voyagé »¹⁴. Or, il se trouve qu'ils l'ont fait, pour leur malheur peut-être, à la différence du sauvage « qui n'a besoin de personne et ne convoite rien au monde, [qui] ne connaît et ne cherche à connaître d'autres pays que le sien »¹⁵. Ce qui explique que Rousseau, citoyen de Genève, pourtant patriote et hostile à tout cosmopolitisme, choisit paradoxalement de faire voyager son élève, même s'il est réservé sur l'intérêt intrinsèque de cette pratique¹⁶. Cette contradiction apparente a trois motifs. D'abord, Émile est voué à vivre au sein de la société, non pas dans un état de nature qui n'existe plus, s'il a jamais existé. Ensuite, le voyage permet la connaissance de l'homme et – comme chez Fénelon, dont l'auteur recommande la lecture – le choix, éclairé par l'expérience, du meilleur modèle politique, qui lui permettra de devenir non pas roi, mais citoyen. Enfin, la véritable finalité du voyage étant, comme chez Muralt, d'apprendre à s'en passer, il prépare l'intéressé à une réappropriation heureuse de soi-même au sein de la patrie retrouvée. La dialectique inhérente à la pensée de Rousseau parvient ainsi à réconcilier les deux topiques de la positivité et de la négativité du voyage, ou plutôt à dépasser leur antagonisme en faisant du voyage la condition politique de son propre dépassement et le moyen de rétablir artificiellement par la vertu civique une sorte d'équivalent de la nature perdue.

Immoralité du voyageur : ambigüités d'un discours anticolonial

La rupture paraît au contraire pleinement accomplie chez Diderot dans ses contributions à *l'Histoire des deux Indes* et dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, textes élaborés sur la même période, en gros celle des années

¹⁴ J.-J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, éd. Ch. Wirz et P. Burgelin, dans : *Œuvres Complètes*, éd. B. Gagnebin et M. Raymond, Paris, Gallimard, t. IV, p. 826 (Livre V, « Des voyages »).

¹⁵ *Ibid.*, p. 831.

¹⁶ Voir J. Morice, « Voyage et anthropologie dans l'*Émile* de Rousseau », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 1, 2013, p. 127-142.

1770-1780¹⁷. Tous les deux relèvent d'un statut « supplémentaire », à la fois fictionnel et réflexif, au regard d'un ensemble viatique déjà constitué – les matériaux primitifs de l'ouvrage de Raynal, le récit de l'expédition de Bougainville. De plus, ils sont unis par d'évidentes relations d'intertextualité : des développements ont été repris, les motifs de la dénonciation du colonialisme et de la contradiction des trois codes, naturel, civil et religieux, y sont pareillement présents. Mais c'est moins du voyage que de « la figure du voyageur » qu'il est question dans ces textes, autrement dit d'une construction idéologique à finalité polémique. Le voyageur dénoncé comme « immoral » est forcément européen. Certes la critique dont il est l'objet est susceptible de s'appuyer sur des cas concrets empruntés aux conquêtes coloniales, notamment à la « légende noire » de l'Amérique espagnole. Elle est néanmoins fortement tributaire d'un répertoire de clichés et de stéréotypes auxquels l'auteur, conscient de l'artifice rhétorique de son discours, n'adhère qu'à moitié, en tout cas avec une certaine distance.

On peut partir de l'imputation d'immoralité adressée non pas au voyageur en général, mais au « voyageur par état », qui fait du voyage un métier, sans innocenter pour autant les prétendus naturalistes ou cosmographes dont les articles de *L'Encyclopédie* dénoncent souvent la crédulité, les fables et les impostures¹⁸. Marin, conquérant, colonisateur ou marchand, le « voyageur par état » s'introduit chez les peuples sauvages et, profitant de leur hospitalité, « indice de l'instinct et de la destination de l'homme pour la sociabilité »¹⁹, s'approprie ce qui leur appartient, les terres, l'or et surtout les femmes, ce qui est l'origine de ces établissements fondés par « des hommes industriels, rapaces et vils ». Toutefois, cette longue addition pour l'édition de 1780, greffée sur un développement de Raynal relatif aux mœurs des tribus du Brésil, est plus complexe que ne le laisserait supposer cette dénonciation de la colonisation européenne : Diderot souligne que le devoir d'hospitalité, sacré pour les Amérindiens et considéré comme tel pour les étrangers qui en bénéficient, implique pour ces derniers l'acceptation d'une hospitalité érotique. Celle-ci paraît choquante aux Européens, du moins en apparence, puisqu'ils ne font que se plier à une règle sociale un peu particulière, qui pour leurs hôtes n'est nullement « immorale », car la coutume fait de l'étranger « quelquefois l'époux,

¹⁷ La première rédaction du *Supplément* (octobre 1772), sur la base d'un compte rendu non publié du *Voyage autour du monde* de Bougainville, rédigé l'année précédente par Diderot, fut reprise et augmentée plusieurs fois. Les derniers remaniements, intervenus en 1778-1779, seraient contemporains de la préparation de l'édition de 1780 de l'*Histoire des deux Indes*.

¹⁸ Sur ce point, notamment sur la prétendue plante-animal nommée *Agnus Scythicus*, objet d'une entrée fameuse, voir E. Kovacs, « De la méfiance à la critique raisonnée : considérations sur les voyageurs et les voyages chez Diderot », *Recherches sur Diderot et L'Encyclopédie*, n° 45, 2010, p. 26-43.

¹⁹ *H2I* (1780), livre IX, chap. 5, p. 685.

le ravisseur ou le séducteur de la fille de la maison »²⁰. Cette explication anthropologique, à laquelle est référée aussi l'origine des demi-dieux du paganisme, « fruits du libertinage et de l'hospitalité », innocente quelque peu les voyageurs de leurs débordements, « immoraux » seulement selon nos mœurs. Ce qui est aussi le cas de l'aumônier de Bougainville, lequel – après s'être écrié « Mais ma religion ! mais mon état ! »²¹ – finit par céder à l'insistance de son hôte Orou en rendant aux trois filles et à l'épouse de ce dernier ce qu'il est convenu d'appeler « la politesse de Tahiti ». Toutefois, les motivations initiales du voyageur font l'objet d'un jugement moins favorable :

Le voyageur par état ressemble au possesseur d'une habitation immense qui, au lieu de s'asseoir à côté de sa femme, au milieu de ses enfants, emploierait toute sa vie à visiter ses appartements. La tyrannie, le crime, l'ambition, la misère, la curiosité, je ne sais quelle inquiétude d'esprit, le désir de connaître et de voir, l'ennui, le dégoût d'un bonheur usé, ont expatrié et expatrieront les hommes dans tous les temps.²²

À l'origine du voyage, il y a donc les diverses formes objectivement constatables du mal physique, instinct de prédation, pulsions meurtrières, désir d'appropriation. Mais le désir d'ailleurs est aussi la manifestation moins évidente d'une maladie de l'âme, une sorte de vide ontologique qui incite à chercher là où l'on n'est pas le « divertissement » quasi pascalien capable de remédier à l'insatisfaction vague de l'ici. Ce dernier aspect est pour une part le prolongement du motif antique de la condamnation de la navigation, artifice qui soustrait celui qui s'y livre à l'ordre naturel des choses, défi suicidaire lancé à la Fortune, activité sacrilège qui empiète sur le domaine réservé des dieux, bien que Diderot en donne une version laïcisée qui met l'accent surtout sur la dimension économique et politique de la transgression :

Notre véritable bonheur exige-t-il la jouissance des choses que nous allons chercher si loin ? Sommes-nous destinés à conserver éternellement des goûts aussi factices ? L'homme est-il né pour errer continuellement entre le ciel et les eaux ? Est-il un oiseau de passage, ou ressemble-t-il aux autres animaux, dont la plus grande excursion est très limitée ? Ce qu'on retire de denrées peut-il compenser

²⁰ *Ibid.*

²¹ D. Diderot, « Supplément au Voyage de Bougainville », dans : *Œuvres philosophiques*, éd. P. Vernière, Paris, Classiques Garnier, 1972, p. 503.

²² *H2I* (1780), livre IX, chap. 5, p. 685. Cette addition prend pour point de départ une remarque du Salon de 1767 où la même comparaison est appliquée au voyageur, homme « sans morale », ou bien « tourmenté d'une espèce d'inquiétude naturelle qui le promène malgré lui » : D. Diderot, « Salon de 1767 », dans : *Œuvres de Diderot*, t. IV, Paris, Belin, 1818, p. 347.

avec avantage la perte des citoyens qui s'éloignent de leur patrie pour être détruits, ou par les maladies qui les attaquent dans la traversée, ou par le climat à leur arrivée ?²³

Comme souvent chez l'auteur, la pensée joue sur les contradictions. Si le voyage est en somme contre nature, si l'« inquiétude vague »²⁴, qui est son premier motif (plutôt qu'un projet d'exploration raisonné : Diderot rappelle le rôle du hasard dans les découvertes), est le symptôme psychologique du vide et de l'ennui, il a, pourtant, un rôle positif dans la dynamique de l'Histoire. C'est à l'insatisfaction des Européens voyageurs que l'on doit l'expansion des nouvelles colonies américaines, promesse peut-être d'une nouvelle civilisation naissant du monde sauvage fécondé par la violence des envahisseurs, car « pourquoi Athènes et Lacédémone ne renaîtraient-elles pas un jour dans l'Amérique septentrionale ? »²⁵ Et Diderot d'imaginer une Nouvelle-Angleterre future s'illustrant par ses Homères, ses Théocrites, ses Sophocles, un Nouveau-Monde devenu centre, désormais capable d'éclairer et de régénérer l'Ancien. Ce qui revient à légitimer à l'échelle du temps historique le choix initialement donné pour négatif du voyageur européen que l'« inquiétude » pousse à l'expatriation coloniale.

La même ambivalence – condamnation morale cinglante, puis justification historique inversant le négatif en positif – marque les motivations extérieurement visibles du voyage. Tous les lecteurs de Raynal au XVIII^e siècle connaissent les tirades célèbres dirigées contre la violence coloniale, l'avidité des Européens et singulièrement les horreurs sanguinaires de la conquête espagnole du Nouveau Monde²⁶, comme si le changement d'hémisphère ramenait le civilisé à sa férocité primitive :

Passé l'Équateur, l'homme n'est ni anglais, ni hollandais, ni français, ni espagnol, ni portugais. Il ne conserve de sa patrie que les principes et les préjugés qui autorisent ou excusent sa conduite. Rampant quand il est faible, violent quand il est fort, pressé d'acquiescer, pressé de jouir, et capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ses fins. C'est un tigre domestique qui rentre dans la forêt. La soif du sang le reprend. Tels se sont montrés tous les Européens, tous indistinctement, dans les contrées du Nouveau Monde, où ils ont porté une fureur commune, la soif de l'or.²⁷

²³ *H2I* (1780), livre XIII, chap. 1, p. 695.

²⁴ *H2I* (1770, 1780).

²⁵ *H2I* (1780), livre XVIII, chap. 23, p. 754.

²⁶ *H2I* (1774), livre VIII, chap. 32, p. 596-597.

²⁷ *H2I* (1780), livre IX, chap. 1, p. 692-693.

Cependant si l'expatriation décivilise l'Européen, que le voyage en terre lointaine a dépouillé de ses caractères nationaux en le réduisant à la nécessité de la « guerre de tous contre tous » de l'état de nature selon Hobbes, elle libère aussi en lui une énergie brutale, étouffée ailleurs par la contrainte des lois, la civilité des mœurs, les préceptes de la religion, énergie dans laquelle l'esthétique intensiviste de Diderot voit malgré tout quelque chose de positif. D'où la fascination qu'exerce sur lui le mythe libertaire des républiques pirates (sans doute fait-il allusion aux boucaniers des Caraïbes et à la prétendue tentative d'établissement utopique de Libertalia à Madagascar²⁸) et la figure ambivalente des flibustiers, « des hommes sortis des climats les plus tempérés de l'Europe [qui] allaient puiser sous l'Equateur des forces inconnues à la nature ». Toutefois « cette fermentation passagère que le ciel, la mer, la terre, la nature et la fortune avaient excitée dans des hommes couverts d'or et de haillons, plongés dans le sang et la volupté, fit des flibustiers un peuple isolé dans l'histoire, mais un peuple éphémère qui ne brilla qu'un moment »²⁹, faute d'habitude du travail et de persévérance.

Aux aventuriers européens, Diderot propose en réalité une alternative : ou bien rentrer chez eux et faire prospérer par leur travail les terres de leur pays ; ou bien – à défaut – « si l'autre hémisphère vous offre plus de puissance, de force, de sûreté, de bonheur, allez vous y établir. Portez-y votre autorité : vos armes, vos mœurs et vos lois y prospéreront »³⁰. Invitation qui nuance sérieusement la véhémence « anticolonialiste » (terme passablement anachronique) des tirades sur l'Amérique espagnole. Critiquant les conquêtes coloniales établies par la force des armes, mais justifiant la colonisation de peuplement appuyée sur l'émigration de jeunes colons laborieux, sur le développement de l'agriculture et du commerce, sur une administration sage et même sur la diversité des religions pourvu qu'elles soient tolérantes³¹, l'addition intitulée « Principes que doivent suivre les Français dans l'Inde, s'ils parviennent à y rétablir leur considération et leur puissance » dresse un programme très général d'implantation coloniale aux lisières de l'utopie, un peu à la manière de Bernardin de Saint-Pierre dans ses fragments sur l'île Bourbon³². Sans paraître conscient des résistances que la mise en œuvre de ce plan pourrait susciter, l'auteur se borne à recommander à cet égard de « ménager les indigènes »³³.

²⁸ Sur cette affaire à l'origine d'une abondante littérature, mais dont la réalité historique est pour le moins incertaine, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *Mémoires du Grand Océan. Des relations de voyages aux littératures francophones de l'océan Indien*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2007, p. 81-102.

²⁹ *H2I* (1770 et 1780), livre X, chap. 10, p. 703.

³⁰ *H2I* (1780), livre XIII, chap. 1, p. 696

³¹ *H2I* (1780), livre IV, chap. 33, p. 698-701.

³² Voir les textes réunis sous le titre « Sur l'esprit de colonie », dans : J.-H. Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres Complètes – tome 2 : Voyages*, Paris, Classiques Garnier, 2019, vol. II, p. 1003-1334.

³³ *H2I* (1780), livre IV, chap. 33, p. 699.